

# Les vieux chênes, un hommage à Hubert Reeves

---



Salomé Corbo

25 octobre 2023 CHRONIQUE JOURNAL LE DEVOIR

Quand j'étais petite, je passais une partie de mes étés au chalet de ma grand-mère maternelle, à Rigaud, sur le bord de la rivière des Outaouais.

Sur ce grand terrain qui faisait face au vent et aux vagues, j'avais deux endroits favoris : la grosse roche et l'ombre d'un grand chêne.

La grosse roche a fini par rapetisser au fur et à mesure que je grandissais et, un jour, le grand chêne rouge d'Amérique est mort. Je ne me souviens pas de la cause exacte de sa mort. Une maladie, un orage violent, du verglas, toutes ces réponses ? Je n'en sais rien, mais je me souviens d'en avoir ressenti une sourde peine. Comment cette espèce indigène, qui croît en Amérique depuis sept millions d'années et qui a une espérance de vie allant de 200 à 300 ans, pouvait-elle disparaître avant moi ?

Je le croyais immortel, ce chêne.

Cette chronique est publiée le jour où l'on enterre, à Paris, le célèbre astrophysicien québécois Hubert Reeves. Un autre que je croyais immuable.

Le drapeau de l'Assemblée nationale est en berne pour souligner l'apport incommensurable de cet homme de science et grand humaniste. Il aura réussi à vulgariser l'univers, à nous conscientiser à la fragilité du vivant, à nous faire réaliser l'importance de nos gestes collectifs, entre autres prodiges.

La première fois que j'ai croisé la voix singulière de cet homme, et sa façon unique de rouler ses « r », c'était en 1992, j'avais 16 ans. À cette époque, j'étais fan de Claude Lelouch et le cinéaste avait [confié à Hubert Reeves le prologue de son film La belle histoire](#). Sur l'image d'un immense soleil rouge qui décline lentement au-dessus d'une ville, on entend l'homme de science dire qu'il est « volontairement optimiste », et ce, malgré le fait que l'humain est mal adapté par rapport aux autres espèces animales et malgré l'histoire de nos civilisations pavées de racisme, de guerre et d'oppression.

Le prologue se terminait par cette phrase : « [...] là, nous sommes au contraire appelés à nous dépasser, peut-être pour la première fois, vraiment, nous allons

être obligés de nous dépasser, parce que nous serons acculés à nous dépasser, ce sera ça ou rien ».

Ces mots ont créé un immense vacarme en moi. Ce vieil homme — il n'avait que 60 ans à l'époque, mais pour l'adolescente que j'étais alors, il s'approchait de Mathusalem — venait d'ouvrir une brèche dans ma pensée. Désormais, je comprenais que nous devions faire plus, faire mieux, et le faire dès maintenant. C'était en 1992. Trente et un ans plus tard, je ne crois pas que nous nous soyons encore dépassés, mais ces mots résonnent toujours en moi comme une douce litanie d'espoir.

Hubert Reeves était un vieux sage, au sens noble du terme. Quelqu'un qui utilise la somme de ses connaissances pour faire évoluer le monde qui l'entoure. À lui seul, il n'aura peut-être pas réussi à réduire les émissions de gaz à effet de serre, ni à éradiquer les inégalités sociales, ni à sauver les mangroves ou les abeilles, même si c'était, selon lui, urgent de le faire pour sauver l'humanité. Par contre, il nous aura prévenus, il nous aura instruits, il nous aura raconté la beauté du monde et, dans le meilleur des cas, il aura créé des émules qui, aujourd'hui, poursuivent son travail avec la même ferveur.

En écrivant ces lignes, a aussi surgi le souvenir d'une autre voix particulière, celle de Serge Bouchard.

L'anthropologue, auteur et animateur de radio québécois savait si bien parler de notre humanité imparfaite avec bienveillance. C'est grâce à son insatiable curiosité pour les vies humaines et leurs histoires que beaucoup d'entre nous ont eu envie d'aller à la rencontre de l'autre. Il tissait des liens entre les âmes. En nous racontant son amour et son profond respect pour la nation innue, pour les camionneurs, et même pour les May West, il nous faisait comprendre que chaque existence est une richesse. Il savait nous rappeler l'importance de ceux qui avaient arpenté le territoire et qui l'avaient rendu fertile bien avant nous.

En écoutant Serge Bouchard, on pouvait être pris d'une furieuse tendresse pour les humains de tous les horizons et sentir toute la responsabilité que nous avons quant à la transmission des savoirs. Un autre vieux sage dont la voix s'est éteinte.

Dans une société qui s'est dramatiquement accélérée, où les conflits armés sont toujours aussi présents, où les disparités sociales sont accablantes, où des centaines d'espèces animales et végétales disparaissent, il est impératif de donner une tribune aux vieux et vieilles sages avant qu'ils ne soient emportés par le temps.

Pendant qu'on tente de nous vendre des remèdes plus ou moins invasifs pour réduire les ridules qui marquent le temps qui passe sur nos visages, on oublie que ce qu'il y a de plus beau chez nous, c'est probablement la somme de nos expériences.

Il ne faut jamais tenir pour acquise l'ombre apaisante que font les vieux chênes. Il faut les honorer de leur vivant. Il faut saluer leur force et apprendre de ce qu'ils veulent bien nous enseigner. Et lorsqu'ils tombent, il faut cueillir leurs glands et les

semer dans de nouveaux terreaux pour que leur sagesse puisse continuer de croître.

Aujourd'hui, le drapeau est en berne, comme il devrait l'être chaque fois que la voix d'un vieux sage fait place au silence et qu'on peut entendre le vent passer entre les branches d'un vieux chêne.

Salomé Corbo est comédienne, improvisatrice, autrice et citoyenne du mieux qu'elle peut.